

WILL STRAW

Traduit de l'anglais
par Hélène Sicard-Cowan



[   Owen Egan]

Will Straw est professeur au Département d'histoire de l'art et des études en communication de l'Université McGill et directeur de l'Institut d'études canadiennes de McGill. Il est l'auteur de *Cyanide and Sin: Visualizing Crime in 50s America* et d'une centaine d'articles sur la musique populaire, le cinéma et la culture urbaine. Il est codirecteur de l'ouvrage *Circulation and the City: Essays on Urban Culture* (2010) et dirige un projet de recherche sur les médias et la culture urbaine à Montréal.



La Place des Arts et la vie nocturne à Montréal

[Quartier des spectacles, Martine Doyon]



En 1951, l'écrivain montréalais anglophone Charles Ross Graham publie le polar *The Crime on Cote des Neiges* sous le pseudonyme de David Montrose. Le livre de Montrose compte parmi de nombreux autres romans noirs de langue anglaise ayant pour cadre Montréal et l'atmosphère de corruption et de criminalité qui règne dans la ville pendant la décennie qui suit la Seconde Guerre mondiale. Comme on le sait, la perception selon laquelle Montréal est une ville rongée par le vice inspire le mouvement de réforme qui porte Jean Drapeau au pouvoir de la ville en 1954¹. Dans le roman de Montrose, l'endroit le plus malfamé et le plus propice au crime se trouve au coin des rues Clark et Sainte-Catherine. C'est une zone qui sert de refuge aux drogués dont les vies sont vouées à l'échec. « J'avais vu quelques-uns de ces drogués », se souvient le narrateur de *The Crime on Cote des Neiges* :

J'étais descendu par Clark dans la rue Sainte-Catherine, dans des trous noirs qui sentaient les toilettes stagnantes, à la recherche d'hommes qui avaient disparu des mois, peut-être même des années auparavant. Quelquefois, je les avais effectivement trouvés, mais je n'en avais jamais ramenés avec moi. Ce n'était plus du tout des hommes [...] Ils étaient comme les vieilles épaves qui flottent dans la mer des Sargasses, tout défoncés, couverts de boue et de parasites, tournant perpétuellement et inutilement en cercles de plus en plus petits vers un point de fuite².

L'observation de ce même coin de rue aujourd'hui équivaut à reconnaître les ruptures et les continuités dans l'histoire de Montréal. D'une part, l'intersection Clark et Sainte-Catherine est maintenant très près du complexe de la Place des Arts, qui domine l'espace environnant et lui confère un air de respectabilité culturelle. L'ouverture de la Place des Arts en 1963 est l'une des premières initiatives entreprises dans le cadre d'un effort soutenu pendant une décennie pour assainir le *Red Light* de Montréal, pour en faire un lieu de culture cosmopolite consacré par les autorités. Cet effort, qui suscite encore la controverse, se poursuivra par la construction du Quartier des spectacles. En même temps, ce coin est encore marqué par les vestiges du « trou noir » de Montrose à cause du délabrement qui continue d'affecter un certain nombre de structures physiques et de la juxtaposition tenace de comportements à la fois illicites et respectables.

Comme d'autres articles le montrent dans cet ouvrage, la construction de la Place des Arts intervient, explicitement ou implicitement, dans plusieurs conflits ayant une incidence significative sur la vie des Montréalais. Située juste à l'est de la principale zone de commerce au détail de la ville, la Place des Arts sera conçue pour empêcher le centre de gravité de la ville de se déplacer trop à l'ouest vers ses quartiers traditionnellement anglophones. Promue comme bien public et expression du sens civique, la Place des Arts fera néanmoins l'objet de récriminations de plus en plus virulentes à mesure que la date d'ouverture approche, car elle est considérée par certains comme un temple dédié aux nantis et un cheval de Troie au service de l'américanisation de la culture québécoise. La Place des Arts est, après tout, l'un des nombreux centres culturels municipaux construits dans les premières décennies des années 1960 partout en Amérique du Nord, comme le Lincoln Center à New York et le O'Keefe Centre à Toronto³. Du fait de leur architecture et de leur appareillage technologique, leur capacité d'accueillir des représentations de pièces de Broadway en tournée ou des concerts d'orchestres symphoniques connues qui sont souvent d'origine américaine constitue un élément capital de ces complexes. Le statut plus récent de la Place des Arts en tant que lieu crucial pour la consécration de la culture de langue française ne sera pas toujours perceptible dans les premiers temps.

Cet article se donne pour objectif principal de cerner la place qui revient à la Place des Arts dans l'histoire de la vie nocturne montréalaise, du divertissement et de la sociabilité de la ville. Bien qu'elle n'ait pas explicitement été un lieu d'interaction sociale (exception faite des ouvertures de galas et autres événements occasionnels sans rapport avec les arts du spectacle), la Place des Arts est considérée par les commentateurs journalistiques comme un lieu susceptible d'inspirer une nouvelle culture nocturne cosmopolite et raffinée. Le rêve d'une culture nocturne qui soit élégante et respectable au lieu d'être caractérisée par une sexualisation de mauvais goût bénéficie d'une couverture médiatique importante au début des années 1960. La construction de la Place des Arts fait partie d'une tentative plus ambitieuse d'assainir l'image de Montréal et de mettre un terme à la réputation de la ville considérée comme l'une des « villes du vice » les plus avilies d'Amérique du Nord⁴.

Cet « assainissement » de l'image de Montréal deviendra un thème important dans les traitements journalistiques consacrés à Montréal qui seront publiés hors de la ville, aux États-Unis et dans le Canada anglophone. Les propres médias de Montréal, en particulier ses journaux, restent tout de même préoccupés par le crime, la corruption et l'exclusion sociale, alors même que des projets de modernisation telle la Place des Arts et Expo '67 projettent, pour le reste du monde, l'image encourageante d'une ville moderne et progressiste. Une réévaluation de l'image de Montréal se développe notamment dans la revue hebdomadaire *Variety* basée à New York et largement connue comme la « bible » du *show-business* américain. En tant que destination phare dans

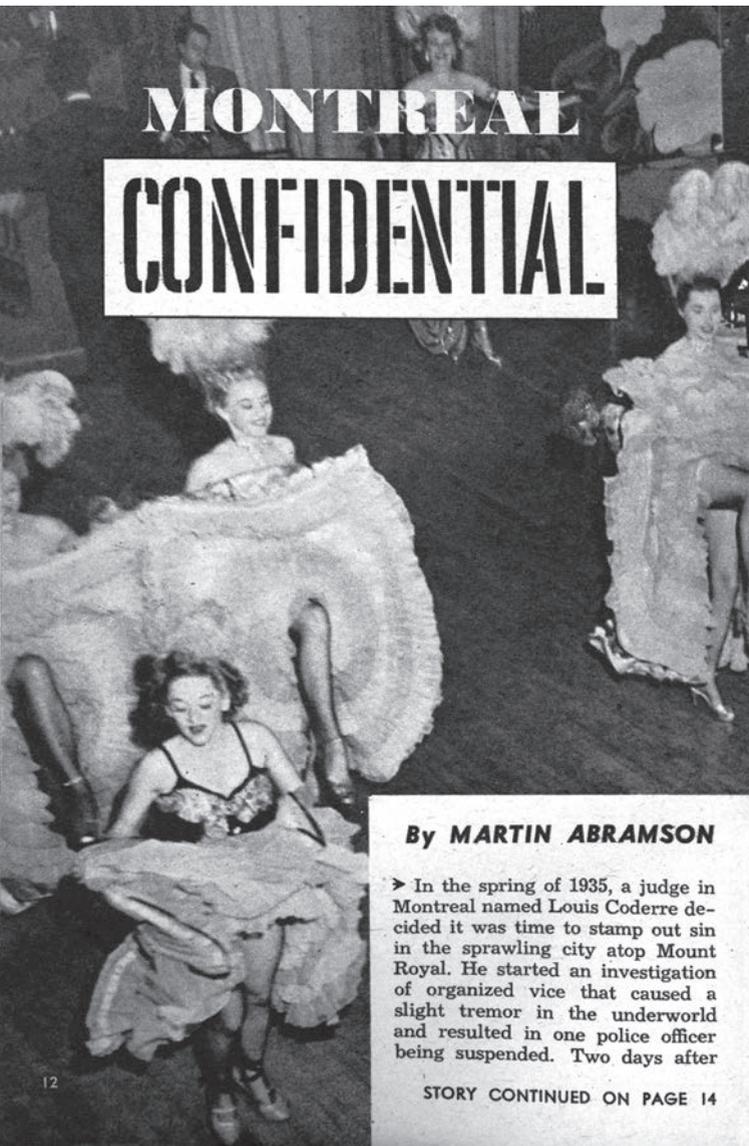
Page de droite

Montreal confidential

[Photo, juillet 1955]

The city that's run by sin

[Eye, novembre 1951]



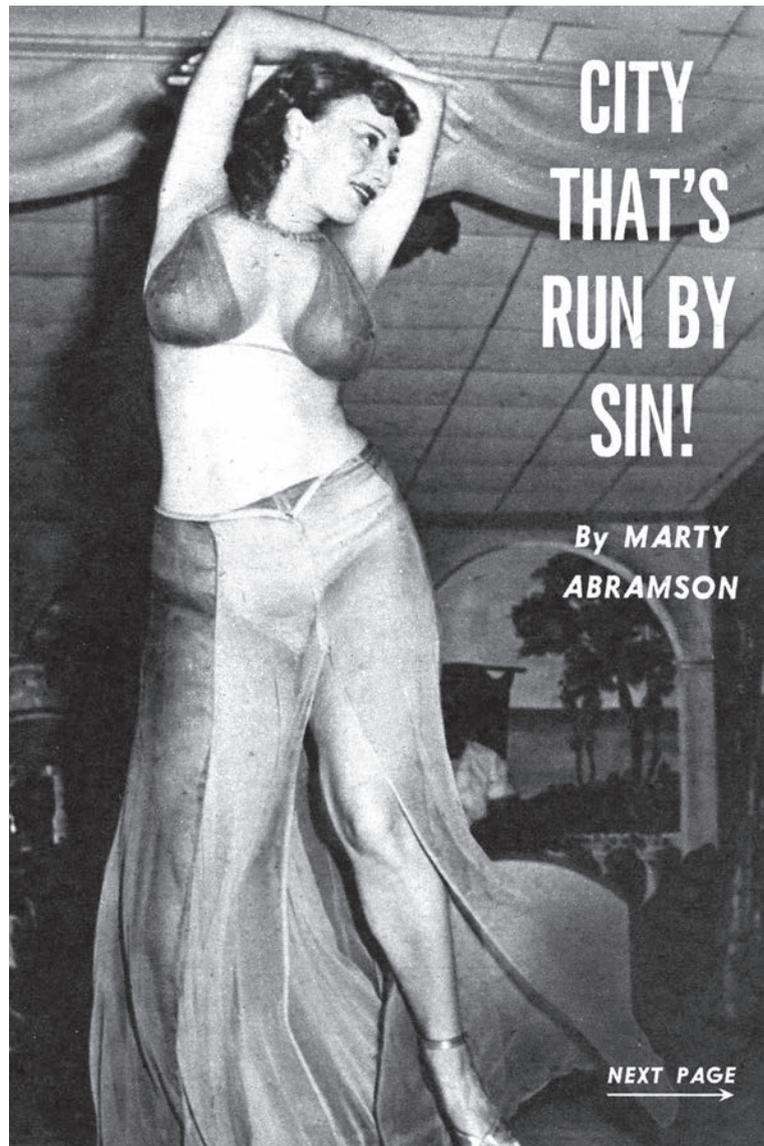
MONTREAL CONFIDENTIAL

By **MARTIN ABRAMSON**

► In the spring of 1935, a judge in Montreal named Louis Coderre decided it was time to stamp out sin in the sprawling city atop Mount Royal. He started an investigation of organized vice that caused a slight tremor in the underworld and resulted in one police officer being suspended. Two days after

STORY CONTINUED ON PAGE 14

12



CITY THAT'S RUN BY SIN!

By **MARTY
ABRAMSON**

NEXT PAGE
→

les circuits parcourus par les artistes de vaudeville et les concertistes tout au long du xx^e siècle, Montréal occupe régulièrement une place centrale dans *Variety*. La plupart des articles qui lui sont consacrés concernent cependant sur le laxisme de Montréal dans le domaine de la régulation des mœurs et servent à renforcer l'image d'une ville avilie et corrompue. En 1925, *Variety* nomme Montréal la pire ville du monde, « The World's Worst City », une ville ouverte de la pire espèce⁵. Cette caractérisation de Montréal est basée sur la reconnaissance, à travers l'Amérique du Nord, de la corruption,

du vice et de la criminalité qui règnent dans la ville. L'article de 1925 coïncide avec l'une de ces enquêtes sur la corruption municipale (la commission Coderre) qui nous sont familières.

Comme je l'ai déjà montré dans un article précédent, une telle image de Montréal se répandra plus tard dans la presse à scandale américaine qui connaîtra une de ses époques d'or dans les années 1950⁶. Dans une variété de périodiques étasuniens allant du moyennement respectable au pornographique, les articles rédigés sur Montréal servent souvent de prétexte au déploiement d'une imagerie de danseurs burlesques, de prostitution de rue et de jeux d'argent illégaux. Dans ces magazines, il est courant de lire que Montréal est restée la première ville du vice au Canada, voire au monde. En 1954, le magazine en petit format *Brief* intitule un article sur Montréal «No. 1 city of sin» («La ville du vice numéro 1»), et l'un de ses concurrents décrit Montréal comme la «City that's run by sin» («ville gouvernée par le péché»)⁷. En 1961, le *Star Weekly*, magazine d'actualités canadien anglophone plus respectable, présente les mémoires du Montréalais Pax Plante, qui mena un combat acharné contre le vice à Montréal, à l'aide d'une page couverture choquante sur laquelle est représenté un cadavre gisant dans une rue de Montréal. L'article était intitulé «The shame of my city» («La honte de ma ville»)⁸.

Tout au long des années 1950, ces perceptions de Montréal comme lieu d'une criminalité rampante seront magnifiées même dans les médias écrits de la ville. Durant cette période, Montréal et le Québec vivront leur propre âge d'or de ce qu'on appellera ici les journaux jaunes, des dizaines de petits journaux, souvent à tirage considérable, qui exposent et exploitent tout à la fois le vice, la criminalité et la corruption à Montréal. Le journal détenant la plus grande longévité, l'hebdomadaire *Allô Police* (1954-2004), contribuera à renforcer le sentiment généralisé de menace constante et d'avilissement entourant la vie nocturne montréalaise. Nous savons que cette activité nocturne à Montréal se concentre dans cette partie de la ville qu'on appelle depuis longtemps le *Red Light* et dont le centre de gravité se trouve au coin de la rue Sainte Catherine et du boulevard Saint-Laurent. En 1952, Jean Drapeau et certains membres de son comité de morale publique parcourent Montréal en voiture jusqu'aux aurores, consignant dans leurs rapports jamais publiés le nom des établissements restés ouverts après l'heure de fermeture officielle. De nombreux bars ou cabarets mentionnés dans ces rapports se trouvent dans le voisinage du *Red Light* : c'est le cas, par exemple, de la Casa Lama, au coin de Saint-Laurent et Berger, et du café Continental, situé au 108, Sainte-Catherine Ouest et détruit plus tard au moment de la construction du complexe Desjardins⁹.

Selon le langage de la morphologie urbaine d'Amérique du Nord, cette partie de Montréal remplit les critères associés au *skid row*, un espace typiquement situé aux abords du centre d'une ville dans la zone où l'investissement marchand et les valeurs immobilières sont en déclin. Ce sont des espaces généralement marqués par

le transit, la pauvreté et la criminalité, comme ce sera le cas pour Montréal dans les années 1950 et 1960¹⁰. De manière plus poétique, la zone entourant Sainte-Catherine et Saint-Laurent est largement considérée comme l'un des « bas-fonds » de Montréal, dans la mesure où elle combine les trois caractéristiques principales du bas-fond classique énumérées par l'historien français Dominique Kalifa : « la misère, le vice et le crime¹¹ ». L'idée selon laquelle cet espace est marqué par le déclin moral sera renforcée par les caractéristiques physiques du quartier, à savoir qu'on y descend, dans le sens littéral du terme, en quittant les quartiers plus prospères et moralement irréprochables de la rue Sherbrooke et d'Outremont.

En plus des termes « *skid row* » et « bas-fonds », la presse anglophone recourt à une autre appellation pour parler de la partie de Montréal située près de l'actuelle Place des Arts. À l'origine, le terme « *tenderloin* » avait été utilisé à la fin du XIX^e siècle en référence à la partie de Manhattan au nord de la 23^e rue, où fleurissaient le vice et la corruption. Au milieu du XX^e siècle, son usage s'étend à la description des secteurs où règne le vice dans d'autres villes nord-américaines telles que San Francisco et Chicago¹². Dans les années 1950, les articles de magazines à scandale américains qui étaient consacrés au vice et au crime montréalais font un usage récurrent du terme « *tenderloin* », compris comme un terme général, pour désigner la zone située à l'Est du centre-ville. En 1963, dans son commentaire sur les efforts entrepris par la ville pour fermer les bars afin de rendre l'espace entourant la Place des Arts plus respectable, le magazine *Variety* décrira la *lower main* (la partie du boulevard Saint-Laurent au sud de la rue Sherbrooke) comme étant le *tenderloin* de Montréal, « la scène de beaucoup d'actes violents, de clients arnaqués et agressés, d'attaques à l'arme blanche et, ces dernières années, de quelques meurtres¹³ ». Cette étiquette témoigne en partie de la persistance des anciennes manières de caractériser Montréal, d'une vision de la ville qui disparaît peu à peu au gré d'efforts intenses entrepris par la ville pour transformer son image. En même temps, l'utilisation prolongée de ce terme trouve une certaine résonance dans une ville frappée par de nouvelles vagues de vols et de meurtres au début des années 1960.

Depuis les années 1950, il était d'usage de comparer le Montréal contemporain au Chicago des années 1930, où les gangsters définissaient la vie publique de cette ville américaine. La veille de l'ouverture de la Place des Arts, ces comparaisons réapparaîtront au beau milieu d'une vague de crime visible à Montréal et partout au Québec. Au début de septembre 1963, un juge montréalais, Redmont Roche, comparera Montréal au Chicago des années 1930 infesté de gangsters, remarquant que même ses collègues américains savent que Montréal est réputée pour sa criminalité rampante¹⁴. Une semaine avant l'ouverture de la Place des Arts, on pouvait lire la phrase suivante dans le journal hebdomadaire *La Patrie*, dans un article intitulé « Montréal, à la pointe du revolver » : « Montréal a pris le hideux visage de Chicago dans les années 1930¹⁵ ».

Une caractérisation plus positive et prometteuse de Montréal prend forme à l'avant-plan de cette image, et la Place des Arts y joue un rôle central. On pense que l'achèvement de la construction de la Place des Arts contribuera à assainir l'image de Montréal de trois façons au moins. Premièrement, en accueillant des musiciens et des comédiens du monde entier, on l'adoptera en tant qu'élément faisant partie d'un réveil culturel affectant plus largement la ville, où sont visibles des signes plus généraux d'investissement public dans la culture. Deuxièmement, on espère que le public concerné par les événements à la Place des Arts, qu'il vienne de la ville ou que ce soit des touristes, cherchera d'autres formes de vie nocturne telles que la restauration ou la danse, et qu'il contribuera ainsi au développement d'une vie nocturne raffinée. Et troisièmement, on s'attend à ce que la construction de la Place des Arts tout près du *Red Light* de Montréal (son *tenderloin*, son bas-fond) assainisse cette partie de la ville qui a si longtemps alimenté le discours présentant Montréal comme une « ville du péché ».

L'image largement répandue de Montréal comme une ville culturelle qui nous est aujourd'hui familière prendra forme dans divers comptes rendus journalistiques publiés hors de Montréal dans les années 1960. En août 1961, le quotidien *Toronto Star* offre une couverture exhaustive du raffinement culturel de Montréal dans des articles rédigés par le journaliste Antony Ferry. Dans le premier de ceux-ci, Ferry classe Montréal parmi les villes les plus vivantes du monde sur le plan culturel: New York, Londres et Paris. Se réjouissant de voir ouvrir la Place des Arts deux ans plus tard, Ferry identifie le rôle du financement public des arts comme un élément clé de la prédominance culturelle de Montréal. Le soutien public est évident, note Ferry, à en juger par l'expansion d'activités culturelles en plein air comme les représentations théâtrales offertes gratuitement sur le mont Royal, les expositions artistiques au square Dominion et les concerts de musique de chambre donnés à la basilique de Montréal. Ferry informe ses lecteurs que le gouvernement municipal de Montréal dépense trois fois plus d'argent pour la culture que Toronto. Le titre du deuxième article de Ferry pose la question: « Montréal a-t-elle dépassé Toronto dans le domaine de la culture? » L'auteur y note que la Place des Arts est tout aussi grande que le O'Keefe Centre de Toronto, qui a ouvert en 1960. Elle est située dans une partie de Montréal où se trouve une constellation d'organisations culturelles, y compris l'École des beaux-arts, la Comédie-Canadienne et le Théâtre du Nouveau Monde.

Dans cette couverture médiatique, on peut voir qu'une vision surannée de la culture montréalaise qui l'associe à l'exploitation commerciale de formes populaires (tel le burlesque) est remplacée par la reconnaissance d'une haute culture, soutenue par les deniers publics, qui s'adresse au raffinement culturel des Montréalais. Dans sa comparaison entre Toronto et Montréal, Antony Ferry invoque des statistiques montrant que, alors que moins de 2 % des résidents d'autres villes nord-américaines vont au théâtre, la vente des places de théâtre à Montréal correspond à 33 % de la population¹⁶. Dans cette description journalistique du renouveau culturel de Montréal comme dans d'autres

articles, l'investissement public et l'utilisation d'espaces municipaux de plein air (tels les parcs et les squares) pour la culture deviennent emblématiques de l'approche culturelle de la ville, créant une image qui durera jusqu'à aujourd'hui. Alors que la Place des Arts représente l'accomplissement le plus important de ce renouveau, l'ouverture de ce complexe culturel sera largement perçue comme étant le fondement d'une renaissance culturelle plus large qui est en cours depuis le début des années 1960.

Dans sa couverture de l'ouverture de la Place des Arts en septembre 1963, *Variety* ne ménagera pas ses efforts pour capturer le nouveau raffinement culturel qui est devenu une caractéristique de Montréal selon le magazine. *Variety* suggérera que la nouvelle salle de concert « donnera un coup de fouet spectaculaire à la vie nocturne des couches supérieures de la ville ». Le magazine ajoute que l'« atmosphère de la Grande Salle », avec son « fonctionnement sobre, mais gracieux, rappelle les sorties au concert suivies de dîners pris à minuit dans le style d'une capitale européenne¹⁷ ». Dans un article publié deux ans plus tard, on vante le raffinement généralisé et le cosmopolitisme de Montréal, le *Chicago Tribune* tient lui aussi des propos élogieux sur la Grande Salle qu'il place dans une catégorie à part :

La Grande Salle de la Place des Arts est l'un des centres de divertissement les plus importants de Montréal. Première réalisation d'un complexe immobilier dédié aux arts du spectacle, cette structure ultramoderne rayonne de chaleur. Des lustres irisés en forme de coquillage se serrent contre le plafond des lobbies. Des tableaux en bronze illuminent les cages d'escaliers. Au milieu de cette splendeur, une moquette rouge vous entraîne à l'intérieur où on vous fait asseoir dans le style continental des espaces dénués de couloirs¹⁸.

Ce diagnostic du nouveau raffinement « continental » (c'est-à-dire européen) signalé par les événements planifiés pour l'ouverture de la Place des Arts n'est pas le fait des seuls périodiques anglophones publiés hors de la ville. Des journaux locaux parlent aussi du faste qui marque le gala d'ouverture, la *Gazette* décrivant celui-ci comme un événement « attendu par les Montréalais pendant près d'un siècle¹⁹ ». Dans ses rubriques consacrées aux nouvelles et aux opinions, le journal hebdomadaire montréalais *La Patrie* condamne l'élitisme de la Place des Arts et critique sévèrement la prédominance d'anglophones parmi ses administrateurs²⁰. Cependant, après le gala d'ouverture, *La Patrie* consacre sa section « Madame » à la célébration de l'élégance vestimentaire de celles et ceux qui ont assisté à la soirée d'ouverture²¹.

Le développement d'une vie nocturne raffinée à Montréal constitue un élément de la renaissance culturelle à laquelle l'ouverture de la Place des Arts participe. La ville connue depuis longtemps pour ses cabarets et ses salles de burlesque, suscite des comparaisons avec le New York ou le Chicago du début du xx^e siècle. Les points de

référence pour la culture nocturne de Montréal sont toutefois de plus en plus contemporains, car la ville est témoin de l'implantation de discothèques et de restaurants dansants (*supper clubs*) plus typiques du Paris ou du Manhattan des années 1960. En avril 1963, cinq mois avant l'ouverture de la Place des Arts, *Variety* vante les rénovations en cours à l'Hôtel de la Salle situé au centre-ville de Montréal, hôtel comptant désormais cinq pièces différentes réservées aux spectacles présentés par des artistes locaux ou de passage²². Ces rénovations, ainsi que l'annonce de nouvelles initiatives liées au développement des loisirs culturels à la salle Bonaventure de l'hôtel Reine-Elizabeth et au restaurant Au lutin qui bouffe, ont toutes un lien direct avec « l'atmosphère de prolifération de la culture » régnant dans la ville du fait de l'ouverture imminente de la Place des Arts. Le programme culturel d'Au lutin, qui inclut « des chanteurs d'opéra, des mini-concerts de Maury Kaye avec des extraits d'œuvres classiques, des opéras en version miniature et des expositions de peinture dans le hall » donne à penser qu'il rend plus digeste la culture consacrée que la Place des Arts est censée promouvoir à une plus grande échelle²³.

La Place des Arts elle-même contient peu d'endroits où consommer nourriture et boissons, mais l'ouverture du complexe est censée avoir une incidence sur l'industrie commerciale de la ville consacrée à la vie nocturne. En 1964, dans son compte rendu de la cinquième édition du Festival international du film de Montréal, qui se tient à la Place des Arts, *Variety* indique que les spectateurs sont contraints de socialiser en dehors du site principal, qui manque de lieux pour les cocktails ou les réceptions²⁴. En 1967, *Variety* suggère que la Place des Arts est en partie responsable de la rareté avec laquelle les visiteurs d'Expo '67 restent sur le site de l'exposition pour dîner ou se divertir le soir. Les touristes semblant préférer retourner en ville pour leurs activités nocturnes, dans la mesure où beaucoup d'événements culturels associés à l'exposition mondiale ont lieu à la Place des Arts. *Variety* affirme qu'« après deux ans pendant lesquels on a répété qu'Expo '67 deviendrait un centre fantastique et raffiné de la vie nocturne pour adultes, il semble maintenant que les soirées se passent dans la ville même plutôt que sur les lieux de l'exposition²⁵ ». Si la Place des Arts n'offre pas, strictement parlant, cette vie nocturne à l'intérieur de ses murs, il n'empêche qu'elle attire des touristes et d'autres clients, dont la consommation de nourriture et d'alcool a lieu au centre-ville, dont la Place des Arts forme une limite.

En fait, les changements dans la vie nocturne de Montréal sont facilement repérables pendant cette période. Comme il a déjà été mentionné, l'inauguration de la Place des Arts se produit dans une atmosphère culturelle, dynamisée, qui attire des qualificatifs tels que « raffinée », « européenne » et « chic ». L'ouverture d'un certain nombre de discothèques à Montréal contribuera grandement à ces changements: les clients y dansent, habituellement au son d'enregistrements plutôt que d'orchestres jouant en direct, y mangent et y consomment de l'alcool. La discothèque dans sa forme moderne a émergé à Paris et elle s'est répandue dans le sud de l'Europe à partir de la fin

des années 1950. Quand la première discothèque ouvre à Montréal en 1963, ce genre de boîte de nuit est considéré comme une invention européenne, chic et moderne, qui n'a pas grand-chose à voir avec les clubs de burlesque et les cabarets ayant défini la vie nocturne de Montréal jusque-là au xx^e siècle. La Licorne, considérée comme la première discothèque d'Amérique du Nord, ouvre dans la rue McKay à Montréal la même année que l'inauguration de la Place des Arts²⁶. Des publicités pour la boîte affirment qu'« il y a l'atmosphère de Paris à la discothèque la Licorne », comparant celle-ci à une « cave » parisienne²⁷.

Les discothèques des années 1960 influencent la signification de la vie nocturne montréalaise de plusieurs manières. L'une d'elles suppose des changements dans la façon dont la « francité » de Montréal alimente des stéréotypes et contribue à la définition de l'image de la ville. Pour les journaux et magazines américains qui ont longtemps parlé de Montréal comme d'une « ville du vice », son caractère « français » la relie à des endroits comme Marseille, La Nouvelle-Orléans ou le Paris de la place Pigalle et du Moulin Rouge. Ces endroits, célèbres pour leur prétendue immoralité, sont perçus comme rétrogrades par rapport à la modernité métropolitaine de New York et des autres grandes villes. Dans les années 1960, la « francité » de Montréal sera réinterprétée. Elle sert désormais à associer la métropole du Québec à un nouveau raffinement chic typique de Paris, de Genève et des autres capitales européennes du luxe et de l'élégance. « Montréal, tout comme New York, danse maintenant à l'heure de Paris », affirme le journal *La Patrie* dans un de ses articles de fond sur la nouvelle vie nocturne montréalaise²⁸. C'est peut-être dans la représentation des femmes dans la presse imprimée que ce changement dans l'image de Montréal est le plus évident. La couverture médiatique de Montréal dans les périodiques des années 1950 exploitait l'image d'une vie nocturne sexualisée et de la prostitution, les femmes y figurant comme les signes de l'immoralité de la ville le plus fréquemment représentés. Au milieu des années 1960, il est plus courant, dans les représentations de Montréal, de mettre en valeur des élégantes arborant la dernière mode parisienne, celles-ci prenant souvent la pose sur fond de nouvelles structures architecturales, comme la Place Ville Marie, qui représentent la modernité de Montréal²⁹.

Si l'émergence d'une nouvelle vie nocturne axée autour de la discothèque transforme les significations de la « francité » de Montréal, elle altère aussi la géographie culturelle nocturne de Montréal d'une manière importante. La construction de la Place des Arts peut être envisagée à plusieurs égards comme ayant interrompu la continuité entre le *Red Light* de la partie basse du boulevard Saint-Laurent et le reste du centre-ville montréalais. Alors que les bars et les cabarets du *Red Light* poursuivent leur déclin, un nouveau quartier de boîtes de nuit, dominé maintenant par les discothèques, émerge plus à l'ouest. En 1996, dans son « Guide des discothèques de Montréal », le magazine culturel hebdomadaire *Échos Vedettes* remarque que la vraie vie nocturne montréalaise se situe dans un rectangle dont les côtés sont formés par les rues McKay, Dorchester,

Metcalfe et Sherbrooke³⁰. Durant cette période, la presse francophone, *La Patrie* et *Échos Vedettes* en particulier, est fascinée par le développement, si près des bastions traditionnels du Montréal anglophone, de l'espace culturel hautement attrayant que constitue la discothèque pour les jeunes francophones.

La Place des Arts fonctionne donc à maints égards comme un nouveau rempart entre les espaces plus anciens de la vie nocturne montréalaise (telles la rue Saint-Hubert et autres artères à l'est du boulevard Saint-Laurent) et le centre-ville de Montréal. Juste à l'est de la Place des Arts, dans l'ancienne rue Vallée, un espace appelé le « *mind excursion centre* », qui accueille des groupes de rock psychédélique et offre des expériences multisensorielles calquées sur les *happenings*³¹ new-yorkais, ouvre en 1968. Cette même année, la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts est transformée en discothèque d'un soir, pour un événement organisé dans le but de récolter des fonds pour le Comité des jeunes de l'Orchestre symphonique. Le premier ministre canadien Pierre Trudeau y dansera entouré d'un groupe de jeunes femmes au milieu d'un défilé de mode, d'un spectacle son et lumière psychédélique et sur la musique de « The Clockwork ». Selon Anne Richer, journaliste à *La Presse*, « le premier ministre a donné une démonstration de son savoir-faire en entraînant avec lui dans un “charleston endiable” une dizaine de jeunes femmes. Puis encore trois petits tours ... et il disparut³² ». Pour cette soirée-là au moins, les mondes de la musique classique, de la culture psychédélique des jeunes et le pouvoir politique ont été rassemblés à la Place des Arts.

Pendant qu'une culture chic et revivifiée de la vie nocturne prend forme à l'ouest de la Place des Arts, les autorités municipales demeurent préoccupées par l'éradication des vestiges d'une culture de divertissement plus ancienne qui se situe à l'est. Deux mois après l'ouverture de la Place des Arts, *Variety* indique que le gouvernement municipal de Montréal s'efforce de faire fermer dix-huit « cafés malfamés » (*rough cafés*) – bars, restaurants et cabarets qui opèrent aux environs du nouveau complexe culturel. Les motifs de ces fermetures sont clairs pour *Variety* et une majorité d'observateurs :

L'administration municipale, dirigée par le maire Jean Drapeau, tient en particulier à nettoyer la situation rapidement, étant donné que le quartier est maintenant exposé au haut monde qui se rassemble autour de la Place des Arts, dans la nouvelle salle de concert ouverte récemment et que l'exposition universelle où l'on attend trente à quarante millions de visiteurs arrive à grands pas³³.

D'après les détails supplémentaires fournis par le *Montreal Star*, il est évident que la province et la Ville travaillent en concertation.

La Ville retire tout d’abord leur permis de restaurant à ces « cafés malfamés », parmi lesquels on retrouve le café Capitol, le café Canasta et le restaurant Penhellinion, établissements qui sont tous situés dans la partie basse du boulevard Saint-Laurent. La régie provinciale annule ensuite les permis de vente d’alcool de ces établissements, car les entreprises qui vendent des boissons alcoolisées sont tenues d’offrir un service de nourriture aussi (ce que ces soi-disant « cafés malfamés » ne sont plus en mesure de faire³⁴). Le retrait des licences pour ces établissements est fréquemment justifié par l’invocation de la prostitution censée s’y pratiquer³⁵.

En 1967, le *New York Times* publiera un article dont le titre soutient que Montréal n’est « plus une ville du vice » (« A city of sin no more »). Cette expression s’inspire des propos du maire Jean Drapeau, qui a confié au *Times* que Montréal n’est plus infestée de crimes comme autrefois. Drapeau s’est lancé dans l’assainissement de Montréal depuis sa réélection en 1960, mais il agit avec une véhémence particulière pendant la période entre l’ouverture de la Place des Arts en septembre 1963 et l’inauguration d’Expo ’67 en avril 1967. Expo ’67 est fréquemment considérée comme la raison fondamentale, voire la seule, de la campagne menée par Drapeau contre les bars et les cabarets de Montréal, mais l’ouverture de la Place des Arts constitue un tournant significatif dans cette campagne. Avec son internationalisme de haute culture, la Place des Arts a été conçue dans l’idée de remplacer une culture de divertissement plus ancienne dans laquelle, pour emprunter les mots d’un reporter du *Chicago Tribune* qui écrit sur Montréal en 1965, les cabarets « grouillent de danseuses arabes³⁶ ». En fait, la transformation de la vie nocturne montréalaise résulte aussi bien de changements de mode et de localisation – l’essor des discothèques et leur concentration à l’ouest du centre-ville de Montréal – que de la campagne menée sans relâche par le gouvernement municipal pour « nettoyer » la zone dans laquelle se trouve désormais la Place des Arts.

En 1970, un journaliste à *La Presse* s’attelle à découvrir si des traces de la période ayant précédé la prise de pouvoir par Jean Drapeau subsistent dans la vie nocturne montréalaise. Le reporter se rend dans un certain nombre de clubs toujours ouverts. Deux d’entre eux, la Casa Loma et le Faisan doré, ont été très prisés pendant la décennie suivant la Seconde Guerre mondiale. Tous deux sont à moitié vides le soir où le reporter de *La Presse* y pénètre. D’autres sont peu fréquentés et peu attrayants. « De nos jours, hélas, il semble bien que le vice et la pègre soient toujours là, mais le *night-life* n’est plus ce qu’il était³⁷ », conclut le journaliste.

Notes

¹ Pour un récit détaillé de ces développements, voir Lapointe, Mathieu (2010). *Le Comité de moralité publique, l’Enquête Caron et les Campagnes de moralité publique à Montréal, 1940-1954*, thèse doctorale, Toronto, Université York.

² Montrose, David (2010). *The Crime on Cotes des Neiges*, Montréal, Véhicule Press.

- 3 Pour une discussion de l'importance de la Place des Arts dans cette histoire plus large des sites culturels nord-américains, consulter, par exemple Illien, Gildas (1999). *La Place des Arts et la Révolution tranquille: les fonctions politiques d'un centre culturel*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- 4 Pour un autre traitement de ces efforts d'assainissement de l'image de Montréal, voir Straw, Will (2014). « "A city of sin no more": Sanitizing Montreal in print culture, 1964-1971 », *International Journal of Canadian Studies*, n° 48, p. 137-152.
- 5 « Montreal dance halls closing at midnight », *Variety*, 7 janvier 1925, p. 42.
- 6 Voir Straw, Will (1992). « Montreal confidential: Notes on an imagined city », *CinéAction*, n° 28, printemps, p. 58-64.
- 7 Voir « No. 1 city of sin », *Brief*, août 1954, p. 102-111 ; « City that's run by sin », *Eye*, novembre 1951, p. 3-13.
- 8 *Star Weekly*, 24 juin 1961, page couverture.
- 9 P47-Fonds comité de moralité publique. Rapport du 20 janvier 1952. Bibliothèque et archives nationales du Québec.
- 10 Voir, par exemple, la discussion dans Ford, Larry H. (1994). *Cities and Buildings: Skyscrapers, Skid Rows, and Suburbs*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, p. 64-94.
- 11 Kalifa, Dominique (2013). *Les bas-fonds: histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, p. 10. Pour un traitement approfondi de cette partie de Montréal comme un « bas-fond », voir Daniel Proulx (1998). *Les bas-fonds de Montréal*, Montréal, VLB.
- 12 Pour une histoire du terme « tenderloin », voir Allen, Irving Lewis (1993). *The City in Slang: New York Life and Popular Speech*, New York et Oxford, Oxford University Press, p. 4-5.
- 13 « Vaudeville: Mont'l wins legal move to shutter 18 "rough" cafes », *Variety*, 6 novembre 1963, p. 49, 62. L'expression « beaucoup rough stuff » apparaît dans l'original en anglais, exemplifiant la tendance irrévérencieuse de *Variety* à glisser des mots français dans ses articles sur Montréal.
- 14 « Montreal – like Chicago in '30s », *The Gazette*, 5 septembre 1963, section 2, p. 1.
- 15 « Montréal, à la pointe du revolver. En un an, la fréquence des crimes a triplé. Le fléau s'étend à la province », *La Patrie*, 12-18 septembre 1963, p. 2-3.
- 16 Voir, par exemple, Ferry, Antony (1961). « Is Montreal leaving Toronto behind in the arts? », *Toronto Star*, 21 août, p. 7; Ferry, Antony (1961). « In the world of the arts, Montreal resembles New York, Paris, London », *Toronto Star*, 22 août, p. 7.
- 17 Lazarus, Charles (1963). « Montreal's elegant Grand Salle opens: Sure to hypo fashionable night life », *Variety*, 25 septembre, p. 71.
- 18 « There's entertainment aplenty in Montreal: Canadian town has flavor of continent », *Chicago Tribune*, 6 juin 1965, p. H20.
- 19 Farrabee, James (1963). « For the Place des Arts [...] Glittering opening night », *The Gazette*, 22 septembre, deuxième section, p. 1.
- 20 « Le peuple s'était rendu Place des Arts, mais on avait oublié de l'inviter », *La Patrie*, 26 septembre – 2 octobre 1963, p. 6 ; « Hello, Plass-Dezz-Arr », *La Patrie*, 1-7 août 1963, p. 28.
- 21 « Madame était au rendez-vous des Élégantes Place des Arts », *La Patrie*, 26 septembre – 2 octobre, 1963, p. 15 ; « Les milles visages d'un soir de gala », *La Patrie*, 26 septembre – 2 octobre, 1963, p. 17.
- 22 Lazarus, Charles (1963). « Hotel de la salle facelift may hypo Montreal as nightclub talent market », *Variety*, 25 avril, p. 60.
- 23 *Ibid.*
- 24 Lazarus, Charles (1964). « Montreal fest: Not quite enuf elite pizzaz », *Variety*, 19 août, p. 4, 20.
- 25 « Interest lags in Expo '67 Amus[ement] area as mont'l niteries primp to lure biz », *Variety*, 9 mars 1966, p. 55-56.
- 26 « Les discothèques sont nées en France en 1945? Pourquoi? Comment? », *La Patrie*, 11 août 1968, p. 31.
- 27 *Current Events*, avril 1971, p. 20.
- 28 « La "dolce vita" dans le vent établit ses quartiers dans les discothèques », *La Patrie*, 27 mai 1965, p. 6.

- ²⁹ Pour des exemples de cette nouvelle imagerie, voir les nombreuses images publiées dans le magazine *Montreal*, qui sera lancé par la ville de Montréal en 1964 pour promouvoir la ville à la veille d'Expo '67. La page couverture du numéro de septembre 1965, pour laquelle des mannequins posent à la Place Ville Marie, peut être consultée dans les archives de Montréal, « Les mannequins montréalais, l'eau et la roulotte », <<http://archivesdemontreal.com/2010/08/03/les-mannequins-montrealaises-leau-et-la-roulotte-dans-le-numero-de-septembre-de-montreal-65/>>, consulté le 31 mai 2014.
- ³⁰ « Le guide des discothèques de Montréal », *Échos vedettes*, 8 octobre 1966, p. 15-17.
- ³¹ Goeb, Andrea (1968). « Lights flash, psychiatrist muses as mind excursion centre opens », *The Gazette*, 19 juillet 1968, p. 10.
- ³² Richer, Anne (1968). « Quand la Place des Arts prend des airs de discothèque », *La Presse*, 21 octobre 1968, p. 13.
- ³³ « Vaudeville: Mont'l wins legal move to shutter 18 "Rough" Cafes », *Variety*, 6 novembre 1963, p. 49, 62.
- ³⁴ « Clubs lose round on permits », *The Montreal Star*, 1 novembre 1963, p. 4.
- ³⁵ Voir, par exemple, Daigneault, Malcolm (1967). « More club owners on carpet », *The Gazette*, 14 avril, p. 1.
- ³⁶ « There's entertainment aplenty in Montreal: Canadian town has flavor of continent », *Chicago Tribune*, 6 juin 1965, p. H20.
- ³⁷ « Spec by night: une soirée dans le Montréal d'avant Drapeau », *La Presse*, 16 avril 1970, p. 15.